DU POUVOIR. DE L'HORIZON ÉTHIQUE À CELUI ESTHÉTIQUE

Dr. Ileana TĂNASE
Valahia University of Targoviste
ileanatanase@ymail.com

Abstract:

The political context seems to have established two stock phrases which encapsulate the meaning of the mechanisms of power – the 'struggle for power' and the 'intoxication of power'. If the power struggle is most fiercely enacted at the level of political speeches, which have to be convincing as to the truthfulness of the position they serve, the 'intoxication of power' is not confined to the domain of politics, it can be found anywhere within the realm of social relations. Then the question naturally arises: whatever inside us, innate in the fibre of our being, makes it possible for the powerful one to subjugate the less strong one? This question has multiple ramifications, pointing not only to the ethical horizon, but also to an aesthetic one. He who subdues another has on his side either the authority given by the particular qualities that he possesses or the ascendancy of the situation, dictated by various kinds of hierarchies based on age, social rank, more or less marked biological aggressiveness and sometimes sheer contingency. In the aesthetic realm, we sometimes find original answers.

In Samuel Beckett's play *Waiting for Godot*, the interpretation of power relations is actually based on a reversal of the poles of power. Paradoxically, the power lies not with the torturer, but with the victim, whose so called 'helplessness', regarded as the unconditional submission of a being for whom not to submit is both unconceivable and impossible, becomes in fact the power to understand the place and role meant for him in the game. Since it is the victim who sets the game, it follows he also leads it, so it is he who holds the real power. Besides, he knows to know beforehand something that the other misses: the harm of power has already become, through repetition, something banal.

Key-words:

Power, struggle for power, the intoxication of power, to dominate.

Si l'on se posait la question sur les ressorts d'un discours de pouvoir (question qui, d'ailleurs, ne cessera de soulever nombre de discussions et d'interprétations), on pourrait certes répondre tout en se référant de prime abord au contexte politique, car c'est lui qui semble avoir consacré deux syntagmes repère pour ce que signifient les mécanismes du pouvoir: le *combat pour le pouvoir* et l'*ivresse du pouvoir*. Dans ce contexte, le discours de pouvoir tient notamment au désir de faire connaître et

BDD-A4022 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:45:48 UTC)

d'expliquer des états de choses qu'on révèle, jusqu'à un certain point, dans une perspective neutre. Mais comme tout discours politique poursuit un but, la neutralité disparaît dès l'instant où le locuteur le croit nécessaire, cédant la place à l'intervention de points de vue particuliers, à d'intérêts camouflés à première vue et pourtant visibles lors d'une analyse plus rigoureuse; la manière même de structurer le discours, dirigé vers l'obtention d'un certain effet sur l'auditoire, va le prouver. D'où il ressort que si, dans une première étape, le discours recourt à la technique de la description en tant que garantie de l'exactitude des états de faits présentés, dans l'étape suivante il procède à la combinaison de ces arguments qui doivent convaincre de la vérité concernant la prise de position à laquelle il sert. L'enjeu de l'argumentation est, assurément, un enjeu d'influence ou, d'après l'appellation de Patrick Charaudeau[36], *un enjeu de persuasion* dont l'effet sera ressenti tant dans la sphère rationnelle que dans celle émotionnelle. Dans le cadre de la typologie des discours politiques, le discours argumentatif a pour but de faire raviser quelqu'un ou bien de lui faire adopter un comportement projeté d'avance par l'entremise de l'exposé d'une thèse (ou d'une idée) soutenue par des arguments solides. Au cas où l'orateur y parviendrait, il aurait une place privilégiée dans la relation avec le public auquel il s'adresse. Le rapport de pouvoir finirait par pencher la balance en faveur du locuteur, car c'est lui qui persuade autrui, alors que ce dernier en est persuadé. Celui-ci aura la sensation qu'il partagera lui aussi ce pouvoir, qu'il en jouira un jour ou l'autre, peut-être au moins en égale mesure que son vrai détenteur. Désignés dans la stricte perspective de la relation de pouvoir, le locuteur est celui qui convainc/soumet et l'interlocuteur celui convaincu/soumis.

Il est bien certain qu'en un espace de temps plus ou moins long, ce type de discours a affaire à l'éthique. On le passe par le filtre de la vérité censée le vérifier dans l'immédiateté de son articulation ou, plus tard, lorsqu'il reçoit, en tant que «fournisseur d'espoirs», le verdict de *vrai* ou *faux*, suite à sa confrontation au réel. La «sentance» sera rendue en fonction de la réussite ou de l'échec du passage du discours en réalité: sinon, quelle serait la valeur des paroles d'un discours politique qui ne sont pas suivies d'actes?

[36] Patrick Charaudeau, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris: Vuibert.

BDD-A4022 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:45:48 UTC)

Le discours politique est, d'emblée, un discours de pouvoir. Dans cette catégorie figurent les seuls discours qui convainquent, qui «séduisent» par la puissance des promesses faites: la «parole d'aujourd'hui» est tenue à l'«acte de demain». En un mot, le talent essentiel en politique est celui de convaincre. Après quoi le pouvoir, une fois qu'on l'aura conquis, exerce son influence aussi bien sur la majorité inorganisée que sur la minorité organisée qui se veut l'interprète du grand nombre en vertu de leur complicité, de leur consentement tacite. L'idéologie promue jusqu'à l'avènement au pouvoir doit servir à justifier la domination de cette minorité, domination à laquelle on arrive par la voie des paroles qui anticipent la société à venir, tout en s'efforçant de l'instaurer. La confusion vient de ce qu'on clame le bonheur du plus grand nombre, alors qu'en réalité c'est le succès de la minorité qui est poursuivi et dont on cherche à accroître la puissance pour réduire celle des autres. Le recours à la psychologie (même vulgaire) révèle qu'il existe un penchant à la dictature, que le but de la politique en général est de s'approprier un *pouvoir sans partage*, de s'emparer du pouvoir absolu sans intention aucune de le restituer. Ce que l'on fait après avoir conquis le pouvoir est déjà une autre affaire. Il ne faut pourtant pas ignorer que, parfois, il y a des témoignages gênants concernant le glissement du terrain des promesses à celui des faits.

Mais si le combat pour le pouvoir se livre avec le plus d'acharnement au niveau des discours politiques lors de la confrontation visant à une charge publique quelconque, l'ivresse du pouvoir ne recouvre plus un domaine déterminé, elle n'est plus caractéristique de la seule vie politique. Par contre, on peut la rencontrer du côté de n'importe quel domaine des relations sociales.

Dans sa «Face à l'extrême»[37], Tzvetan Todorov affirme que le plaisir éprouvé lorsqu'on fait ressentir aux autres le pouvoir qu'on a sur eux dépasse de loin les limites de la vie politique, pour s'installer où que ce soit: dans les relations affectives, de parenté ou intimes dont il conclut qu'elles ne sont pas, elles non plus, exemptes de cette ivresse du pouvoir qui se retrouve, somme toute, partout. Naturellement, le problème qui se soulève, à cet égard, porte sur ce qui rend possible, dans la constitution de l'être humain, que le plus puissant soumette celui moins puissant. L'homme qui

[37] Tzvetan Todorov, 1994, *Face à l'extrême*, Paris: Éditions du Seuil.

BDD-A4022 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:45:48 UTC)

assujettit autrui a de son côté soit l'autorité que lui confèrent des qualités à part qu'il possède, soit l'ascendant de la situation - la simple conjoncture ou bien toutes sortes de hiérarchies: d'âge, de rang social, voire quelquefois d'agressivité biologique marquée d'un individu. Ce qui s'institue dans ce type de rapport de pouvoir est, d'une part, l'aveuglement volontaire du désir d'assujettir et de dominer à tout prix, et d'autre part, le besoin confus de se laisser dominer, de subir la servitude d'une manière absolue. Une explication là-dessus aurait en vue le goût d'exercer la tyranie dont nul n'est exempt, de même que cette aspiration étrange à subir les contraintes impérieuses de la tyrannie dont nul, non plus, n'est exempt. Ces deux traits peuvent coexister en l'une et même personne. Quand ils se manifestent distinctement chez des personnes qui les possèdent à des degrés différents, la conséquence qui en découle est que ceux qui se laissent le plus enivrer par leur pouvoir sur les autres traiteront ces derniers commes de simples outils, comme des moyens destinés à accomplir des projets qui les transcendent, n'ayant rien à faire à leur volonté. La philosophie humaniste n'ignore pas qu'il est inévitable, parfois, que certains hommes soient pris pour des moyens; ce qu'elle prétend en fait c'est qu'ils ne soient nullement réduits à cette dimension. Il y a des voix dans les courants idéalistes qui, depuis l'aube des temps, ont refusé ouvertement un tel asservissement qui fait de l'homme moyen et non point but, outil au lieu de finalité. La réconciliation de ces deux côtés antagoniques, véritable «impératif pratique» pour la vie de quiconque, est conçue par E. Kant[38] dans ses *Fondements de la métaphysique des moeurs*:

«*Agis de telle sorte que tu traites l'humanité dans ta personne et dans celle d'autrui toujours en même temps comme une fin, jamais simplement comme un moyen*».

Il est bien connu que dans le monde des idées, là où l'on travaille avec de pures abstractions, on peut trancher catégoriquement en faveur des beaux principes qui devraient gouverner nos vies. Mais en réalité il survient dans la vie de tout un chacun un moment de lucidité où l'on se voit impuissant à rendre le monde comme on le voudrait. À ce moment précis, les choses se révèlent sous la forme donnée une fois pour toutes. Quant à celui qui s'empare du pouvoir, il n'aura jamais envie (au moins dans son for

[38] E. Kant, „Fondements de la métaphysique des moeurs", in: G. Pascal, 1968, *Les grands textes de la philosophie*, Paris: Bordas.

BDD-A4022 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:45:48 UTC)

intérieur) de le restituer , ce qui porte à croire qu'il y a des caractères qui ne sauraient s'épanouir qu'en exerçant le pouvoir de manière absolue. Cela signifie que l'exercice du pouvoir s'explique parfois par une impulsion primaire de dominer les autres et non pas par le désir vulgaire d'obtenir un avantage de telle ou telle nature. En ce sens, il faut dire qu'il y a des gens qui aspirent au pouvoir envisagé uniquement comme but en soi, que le pouvoir est souhaité pour lui-même et non en vue d'autre chose, qu'il n'est voulu que pour lui-même et en raison de ce qu'il vaut en lui-même. D'où il résulte une sorte d'«ivresse immatérielle»[39] touchant à la véritable métaphysique du pouvoir, qui ne tient ni à l'argent, ni à la belle vie, ni aux flatteries non plus dont on se verrait entouré du fait d'un rang social élevé.

Ceux qui souhaitent prendre le pouvoir pour le pouvoir sont ceux le plus enclins à devenir de vrais tyrans. Ce sont, pour la plupart, des êtres impitoyables, durs et prêts à se faire démontrer à tout moment le pouvoir qu'ils ont sur autrui. Pour cette raison, ils sont d'autant plus dangereux qu'ils chercheront à se ruer avec une intolérance absolue sur des êtres innocents qui se trouvent apparaître dans leur chemin. Pour eux, pour ces tyrans, l'innocence n'est pas mérite ni ne deviendra jamais vertu. Au bout du compte, le mécanisme de la complicité tyran(s)-victime(s) assure la marche du monde. Si le tyran ne jouissait pas de la complicité de sa victime, l'histoire des hommes - réelle ou seulement imaginaire – n'eût pas été ce qu'elle fut ni ne serait ce qu'elle est.

À en juger de la complicité qui atteint le paroxysme dans un couple de personnages illustres de la pièce de Samuel Beckett, *En attendant Godot*, on y verrait clair que la relation de pouvoir s'établit sur un renversement inédit des deux pôles du pouvoir. Ce qui est à remarquer c'est que, paradoxalement, c'est la victime qui joue au pouvoir, puisque c'est elle qui porte le fouet avec lequel, périodiquement, le bourreau lui frappe le dos avec des coups se répétant à intervalles réguliers. Point n'est besoin de la violence du bourreau aussi longtemps que la victime vient à sa rencontre, lui demandant, par le fouet qu'elle lui tend, qu'on la domine.

Qu'est-ce que ladite «impuissance» de la victime? Peut-on encore la concevoir dans les mêmes termes de *soumission inconditionnée d'un être pour qui ne pas se soumettre c'est précisément manquer à son devoir*? Peut-on encore y voir la même acception qu'on y attache de règle suivant

[39] Tzvetan Todorov, ibid.

BDD-A4022 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:45:48 UTC)

laquelle «la victime n'a que ce qu'elle mérite»?. Autant de questions sur l'impuissance qui ne serait, peut-être, que l'inverse de ce qu'on y comprend ordinairement, à savoir que la victime se rend bien compte de la place et du rôle qu'on lui assigne dans le jeu. D'où sa supériorité qui s'avère tout à fait juste. D'abord, parce qu'elle subit ce qu'elle subit. Ensuite, parce qu'elle entend les règles du jeu dont elle sort en vainqueur. Elle porte le fouet et le tend régulièrement, elle fait le jeu et le dirige, par conséquent c'est elle qui détient le vrai pouvoir. Et surtout ce qui la rend d'autant plus digne d'admiration c'est qu'elle semble savoir par avance ce que l'autre ignore: le mal du pouvoir est, à force de le répéter, quelque chose de banal.

References:

CHARAUDEAU, Patrick, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris: Vuibert.

TODOROV, Tzvetan, 1994, *Face à l'extrême*, Paris: Éditions du Seuil.

KANT, E., „Fondements de la métaphysique des moeurs", in: G. Pascal, 1968, *Les grands textes de la philosophie*, Paris: Bordas.

Rezumat:

Despre putere. De la orizontul etic la cel estetic

Contextul politic pare a fi consacrat două sintagme reper pentru ceea ce înseamnă mecanismele puterii – *bătălia pentru putere* şi *beţia puterii*. Dacă bătălia pentru putere se dă cel mai aprig la nivelul discursurilor politice care trebuie să convingă de adevărul luării de poziţie căreia îi slujesc, beţia puterii nu mai este specifică doar vieţii politice, ea poate fi întâlnită în orice domeniu al relaţiilor sociale. Întrebarea care se ridică în mod firesc este ce anume din noi, din constituţia noastră, face posibil ca cel puternic să îl supună pe acela mai puţin puternic? Întrebarea aceasta are multiple trimiteri nu numai la orizontul etic, ci şi la cel estetic. Cel care-l supune pe altul are de partea sa fie *autoritatea* pe care i-o dau însuşiri aparte pe care le deţine, fie *ascendentul* situaţiei dictat de varii feluri de ierarhii: de vârsta, de rang social, de agresivitate biologică marcată şi uneori de simplă conjunctură. În registrul estetic, asistăm uneori la transpuneri inedite. Interpretarea relaţiei de putere se aşază, în piesa lui Samuel Beckett, *En attendant Godot*, pe o răsturnare în fapt a polilor puterii. Paradoxal, puterea nu este la călău, ci la victimă, pentru că aşa-zisa ei „neputinţă", privită ca o supunere necondiţionată a unei fiinţe pentru care a nu te supune este ceva inadmisibil şi imposibil, devine aici puterea de a înţelege locul şi rolul care îi sunt menite în joc. De vreme ce victima ordonează jocul, înseamnă că ea îl conduce, deci ea deţine adevărata putere. În plus, ea pare să ştie dinainte lucrul care celuilalt îi scapă: răul puterii este, prin repetare, deja ceva banal.

Cuvinte cheie:

Putere, bătălia pentru putere, beţia puterii, a domina.

BDD-A4022 © 2012 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:45:48 UTC)